

Vieillesse heureuse et triste vieillesse

Autor(en): **Platzhoff-Lejeune, Ed.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **20 (1942)**

Heft 1

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-721502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vieillesse heureuse et triste Vieillesse.

L'opinion commune et superficielle admet sans autre que la jeunesse est belle et la vieillesse triste. „Wir sind jung und das ist schön“, dit une chanson récente et plutôt banale que nos garçons et nos fillettes chantent avec une enthousiasme facile. Mais personne ne chantera: „Nous sommes vieux et c'est si beau.“ Les enfants emploient couramment les mots de vieux et de laid comme des synonymes. Vieux est même une espèce de juron auquel le camarade ainsi qualifié répond aussitôt par des coups.

Le jeunesse est belle, parce qu'elle est pleine de force, de projets et d'illusions, parce qu'elle est insouciante et ignorante, parce que son ciel est plein de violons, comme on dit parfois. Elle considère le monde et la vie comme un immense gâteau dans lequel il faut tailler autant de morceaux que possible pour les emporter aussitôt. Et la vieillesse est triste. Il n'y a plus d'avenir. Les forces nous abandonnent. La maladie nous assaille et la mort nous guette. Le temps est long, la solitude et la pauvreté nous minent.

C'est ainsi que les jeunes parlent des vieux, tandis que les vieux ne disent pas toujours autant des jeunes. Mais il importe davantage de savoir ce que chaque âge pense de sa propre condition. Ici on constate une grande différence et même l'observateur impartial et clairvoyant avouera qu'il a vu dans sa vie beaucoup de jeunes tristes et désabusés, et beaucoup de vieux, heureux et contents de leur sort. Il y a des enfants et des adolescents profondément malheureux, et la statistique des suicides en fait foi. Il semble parfois que la vie à 20 ans a très peu de prix: on la risque pour peu de chose et on s'expose sans réflexion aux purs dangers. Il y a beaucoup de jeunes qui font semblant d'être heureux, qui se jettent dans le tourbillon des distractions pour oublier, ou pour n'avoir pas le souci de réfléchir. Il leur faut s'étourdir pour pouvoir vivre. Les déceptions de la vie ne sont jamais

aussi profondes et aussi cruelles qu'au temps de la jeunesse!

Et n'y a-t-il pas des vieillesseuses heureuses? Demandez donc à ces vieux savants, professeurs, diplomates ou écrivains, économistes ou fonctionnaires s'ils ne sont pas heureux dans leur retraite paisible, loin des affaires, des tourments, de la vie mondaine agitée et artificielle et du fardeau quotidien d'un labeur incessant. Combien d'entre eux n'ont pas rédigé avec joie leurs mémoires et donné des conseils de sagesse à la génération suivante? L'éloge de la vieillesse a été chanté aussi souvent que celui de la jeunesse et nombreux sont les vieillards qui nous affirment qu'ils ne sont pas à plaindre, car ils travaillent activement et mènent encore une existence utile au rythme ralenti. A leur dire, ils n'ont jamais été aussi heureux!

Mais la médaille a son revers. Disons-le d'emblée: les vieux dont nous avons à nous occuper dans notre fondation sont des malheureux, pour la plupart. Cela tient à la vie qu'ils ont menée et aux classes sociales auxquelles ils appartenaient. Ce sont d'anciens paysans ou ouvriers, ce sont des petits artisans, et, parmi les femmes, des domestiques ou des bonnes d'enfants, si elles n'étaient pas paysannes et ouvrières à leur tour. Ce sont, en un mot, des gens prématurément usés par le travail, la maladie et la pauvreté.

Parcourez nos asiles et demandez l'âge de leurs pensionnaires. Vous serez étonnés de constater, combien il y en a de 60 à 70, auxquels vous donnerez volontiers dix ans de plus, tant ils sont hagards, boiteux, sourds ou faibles, hébétés et indifférents à toute chose. Comparez les sexagénaires et les septuagénaires des classes cultivées et aisées: la différence est énorme! A l'âge, où de pauvres vieillards, courbés et tremblants, entrent dans les asiles, ou se chauffent au coin du feu d'une famille qui les hospitalise, un général est appelé à la tête d'un corps

d'armée, un diplomate est transféré de l'Amérique dans une capitale européenne, et un ministre est invité à former un nouveau cabinet. On a reconnu que des hommes expérimentés, rompus au métier et assagis par la vie, sont indispensables dans ces postes élevés, et l'expérience de ces deux dernières décades a montré que les ministres et les diplomates trop jeunes se distinguent par des imprudences regrettables et par des décisions brusques, irréfléchies et dangereuses.

Comment ne pas citer, dans cet ensemble de faits, l'exemple, exceptionnel, il est vrai, d'un inspecteur forestier de la Confédération, le Grison Coaz, qui eut de la peine à démissionner à 90 ans, tandis que son fils avait déjà quitté le service pour raison d'âge! Le successeur, étant tombé malade, M. Coaz père, reprit sa place pour quelques mois, et, à l'inauguration du Chemin de fer de la Basse Engadine, le train des invités étant bondé entre Ardez et Tarasp, M. Coaz descendit du wagon: „Allez toujours, je vous suivrai à pied!"

Cette verdeur des vieux qui ne semble d'ailleurs pas se perpétuer dans la génération qui grisonne maintenant, se trouve rarement chez les vieillards dont notre association s'occupe habituellement. La sénilité est plus précoce et plus dure à supporter chez ceux qui ont exercé un travail manuel et dont les forces physiques sont prématurément usées. Pour eux — et ils sont en majorité — la dernière période de leur vie est triste. Ils sont fatigués et abattus, et on ne peut leur demander que de légers travaux. Non pas qu'il n'y ait pas parmi eux quelques boute en train et quelques loustics, mais ils sont en minorité et quand nous leur faisons visite, il faut un temps pour les dégeler, en éveillant leur intérêt et surtout pour les faire causer. Et pourtant, vous réussirez, à force de douceur et de patience, à leur soutirer des informations précieuses et à apprendre des choses qui méritent d'être retenues. Sans doute, ils ne parlent pas avec la sérénité



Brave vieille femme.

de l'homme cultivé qui, le sourire aux lèvres, passe sa vie en revue avant qu'elle lui échappe et qui lui trouve un sens et une beauté, malgré les ombres inévitables et les erreurs avouées. Il y a, chez les vieux de plus simple extradition, plus d'amertume et moins de résignation. Il va sans dire que, parmi eux, il y en a beaucoup qui sont misérables par leur faute. Ils récoltent ce qu'ils ont semé. Ils ont mal élevé leurs enfants qui le leur rendent bien. Ils ont été trop tyranniques, en entravant leur essor et en les obligeant d'embrasser une carrière pour laquelle ils n'étaient pas faits. Ou bien ils ont été trop faibles, en lâchant les rênes, et ces jeunes ont fait ce qu'ils ont voulu,

quittes à s'engager dans une fausse voie, en reprochant aux parents de ne pas les avoir retenus à temps! Dans l'un et dans l'autre cas, ils les ont quittés, sans se soucier de leur situation et de leur avenir. Les parents s'aperçoivent qu'ils ont fait le vide autour d'eux, mais ils ont quelque peine à s'avouer coupables et sont plutôt enclins à rejeter la faute sur les enfants auxquels ils reprochent leur manque de cœur, leur dureté et leur froideur.

A tout péché miséricorde : si jamais, cet adage est ici à sa place. Si nous voulions nous occuper seulement des vieux qui n'ont rien à se reprocher, et faire des enquêtes préalables sur leur conduite passée, leur caractère et leur conduite d'il y a 30 ou 40 ans, nous irions nous fourvoyer dans un dédale impénétrable, sans arriver à voir clair.

C'est le propre de la charité de pardonner et d'oublier. Est-ce à dire que nous collectons pour des indignes? Non, certes, ce n'est pas ainsi que nous entendons notre travail! Les enquêtes minutieuses dans chaque cas nouveau, soumis à la *Pro Senectute*, et les vérifications subséquentes après quelque temps, offrent toute garantie à nos amis, que leur obole est employée de la manière la plus judicieuse. Il s'agit évidemment de la situation présente de nos protégés, de leur état actuel et de leur conduite au moment de l'entrée dans la phalange de nos assistés. Mais nous ne faisons pas revivre leur passé et nous ne fouillons pas dans leurs secrets. Qui donc se sent disposé parmi nous à leur jeter la première pierre?

Il y en a d'autres, du reste, dont la vieillesse n'est certainement pas triste par leur faute. Ils n'ont pas eu d'enfants, ou ceux-ci sont morts avant eux. Leur conjoint est parti depuis longtemps. Il y a des transplantés qui ont séjourné toute une vie à l'étranger pour revenir au pays, souvent sans ressources, à la fin d'une existence laborieuse, en pleurant la perte de toutes leurs économies, soigneuse-

ment accumulées. Il y en a qui n'ont jamais connu la chaleur d'un foyer. Solitaires toute leur vie, ils n'attachent plus de prix à une vie monotone et pénible. Il y a des malades qui, pendant 20 ou 30 ans, sont atteints d'une de ces maladies qui éprouvent et affaiblissent, mais ne tuent pas. Ils n'ont jamais connu la vraie et belle santé qui seule donne le goût de l'activité et la joie de vivre. Et il y en a enfin, avides de solitude qui ne leur est jamais échue en partage. Toujours il fallait partager leur chambre avec d'autres, travailler avec des compagnes, sans pouvoir se retirer et faire ce qu'ils voulaient. Et encore maintenant, à l'asile, ils ne réussissent pas à s'isoler; ils ne sont pas compris et mal jugés. La vieillesse ne leur a pas donné ce que la jeunesse et l'âge mûr leur avait toujours refusé.

Que de tristesses et que de douleurs dans l'humble existence de nos protégés; Que de regrets chez le grand nombre, de ne plus pouvoir travailler; Pour beaucoup, le travail fut vraiment la vie, et si cette conception n'est pas très élevée, elle est cependant respectable. Ils ne savent pas s'occuper en dehors de la profession qu'ils ont exercée si longtemps et c'est à contre-cœur qu'ils croisent tristement les bras. L'ennui les assiège; la nostalgie du village, des amis, et de l'horizon familial, devant lequel s'est écoulée toute leur vie. Et s'ils peuvent rester où ils ont toujours vécu, c'est le cœur serré qu'ils voient partir les autres pour le travail quotidien. Ils doivent rester à la maison et le temps leur paraît long, car la plupart de leurs contemporains ne sont plus de ce monde. Il faut beaucoup de tact, de patience et de douceur, pour ne pas leur faire sentir qu'ils sont inutiles et de trop, car ils sont sensibles et un peu soupçonneux. Si les enfants constatent qu'on traite les grands parents avec une froide indifférence, il va sans dire qu'à leur tour ils perdent le respect pour les vieux et manquent de déférence à leur égard. Ils comprennent si mal la vieillesse, et si nous ne leur enseignons pas, par la parole et l'exemple, les motifs de la vénération

à laquelle le vieillard a droit, ils finiront par le mépriser, en se moquant de lui, en constatant sa faiblesse, sa gaucherie et ses petits travers. Avons-nous sérieusement essayé de faire comprendre à notre jeunesse ce que la présence de trois (ou de quatre) générations représente dans la vie humaine? Posséder encore un contemporain de l'histoire d'il y a 60 ou 70 ans, pouvoir nous renseigner, par un témoin oculaire, sur des événements déjà bien reculés; profiter de la longue expérience d'une honnête et noble vie, de la sagesse acquise à travers bien des luttes et beaucoup d'obstacles — tout cela est une grande chose qu'il s'agit de faire sentir et comprendre aux jeunes. Ils ne vivent que dans le temps présent et s'imaginent naïvement qu'il est grand et beau, parce qu'ils manquent de tout point de comparaison et qu'ils vivent dans l'ignorance du passé qu'ils croient négligeable.

Le respect et la compréhension de la vieillesse sont des faits d'éducation et supposent une certaine maturité d'esprit qu'il faut créer et provoquer, aujourd'hui plus que jamais. Ce faisant, nous rendrons la vieillesse de nos protégés moins triste et nous contribuerons à la réalisation de cette belle promesse biblique: Vers le soir paraîtra la lumière!

Ed. Platzhoff-Lejeune.

La mamma dei pulcini

da Rina Casella.

Il babbo era paralitico da un anno: il nonno era cieco da dieci anni; lei, Jole, poverina aiutava amorevolmente la mamma e la vecchia servente nelle domestiche faccende che erano faticose e monotone.

S'avrebbe potuto campar bene con le due pensioni riunite del nonno e del padre, con quel po' di avanzi fatti nell'epoca buona della vita, ma la disgrazia del nonno e del babbo metteva nel disagio la famigliuola e, più del danno materiale, rappresentato dal medico e dalle medicine, si appesantiva sul cuore di quelle due donne, un panno da morto.